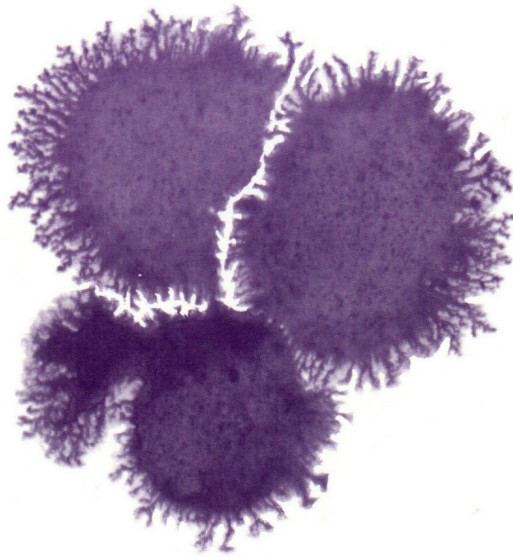


Incidences de la psychanalyse



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE
NUMÉRO I PRINTEMPS 1970

Gallimard

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne.

DIRECTION

J.-B. Pontalis

RÉDACTION

François Gantheret, Michel Gribinski, Laurence Kahn

COMITÉ

Didier Anzieu, André Green,
Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,
Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 49-54-42-00.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Abonnements :

Nouvelle Revue de Psychanalyse. Service Abonnements
49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél. : 41-17-13-00

Abonnements pour deux ans (4 numéros) :

France et pays de la Communauté.....	390 F
Étranger.....	420 F

Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

Incidences de la psychanalyse

nrf

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 1, printemps 1970.

© *Éditions Gallimard, 1970.*

SOMMAIRE

J.-B. Pontalis	<i>La question de la psychanalyse.</i>	5
Jean Starobinski	<i>L'interprète et son cercle.</i>	9
Guy Rosolato	<i>Le précurseur, son épreuve et son cycle.</i>	24
Dominique Fernandez	<i>Introduction à la psychobiographie.</i>	33
Victor N. Smirnof	<i>L'œuvre lue.</i>	49
Claude Lefort	<i>L'interprétation de l'œuvre de pensée.</i>	58
Daniel Widlöcher	<i>L'œuvre de Freud n'est-elle qu'une œuvre de pensée?</i>	68
J.-C. Lavie	<i>La psychanalyse est machiavélique.</i>	73
Jean Pouillon	<i>Malade et médecin : le même et/ou l'autre? (Remarques ethnologiques.)</i>	77
M. Masud R. Khan	<i>Le cadre thérapeutique de Freud.</i>	99
J.-C. Lavie	<i>Le psychanalyste est-il un sorcier?</i>	105
Didier Anzieu	<i>Freud et la mythologie.</i>	114
Michel Tort	<i>La psychanalyse dans le matérialisme historique.</i>	146
	*	
	<i>Lettres de Freud adolescent.</i>	167

LA QUESTION DE LA PSYCHANALYSE *

Cela fait maintenant plus d'un demi-siècle que les psychanalystes ont leurs congrès, leurs sociétés, leurs revues, et qu'ils poursuivent une activité « scientifique » qui a toujours pu paraître disproportionnée, quant à son volume et à ses effets, par rapport à leur nombre. Le fait nouveau est que, d'une façon de plus en plus voyante, et particulièrement en France, ils cessent de rester *entre soi*. Les plus exigeants finissent par accepter de répondre — à moins qu'ils ne la devancent — à la sollicitation dont ils sont l'objet, ici ou là, par la voie des *mass media* ou par celle de la participation aux rites exquis et troublés qui se déroulent dans les nouveaux temples du savoir et du non-savoir. Depuis quelque temps aussi, on voit les uns et les autres recueillir leurs écrits, sans attendre la piété *post mortem* des disciples. Chacun paraît comme saisi d'une rage de dire.

En prenant l'initiative de cette rencontre, ne faisons-nous que nous insérer dans ce mouvement avec l'équivoque qu'il comporte : conquête, expansion, ou célébration d'une mort prochaine ? Car qui ne voit le paradoxe ? Qu'elle se définisse comme science, comme thérapeutique, comme révélation ou comme idéologie, la psychanalyse ne devrait-elle pas, comme le ferait toute autre discipline, se féliciter de l'accroissement de son impact ? Or, elle s'en inquiète.

Longtemps, nous avons vécu sur l'image de nos commencements et peut-être tiré parti de cette image. L'adversité nous fortifiait. Freud se heurtant à l'opposition des officiels, à l'injure, au silence, à la méconnaissance ; quelques centaines d'exemplaires de la *Traumdeutung* vendus en dix ans ; les premiers groupes d'analystes constitués comme autant de minorités agissantes luttant non seulement contre l'adversaire avoué mais contre les faux amis, au-dehors et au-dedans... Nous connaissons par cœur notre saga. Lutte théorique contre l'affadissement des découvertes et des concepts, ou plutôt contre leur oubli et leur refoulement ; lutte pratique, ou à tout le moins réticence, à l'endroit des tentatives d'annexion visant à assigner à la psychanalyse une place, fût-elle de choix,

* A propos d'un cycle de conférences organisé sous ce titre par l'Association psychanalytique de France, au cours du printemps 1969. Le texte d'un certain nombre de ces conférences figure dans ce numéro, suivi de leur discussion.

au sein des institutions; lutte idéologique, moins vigoureuse celle-là, contre la confiscation par un ordre social. Sous les offres d'alliance, nous savions reconnaître la résistance à l'inconscient.

A cette perspective agonistique, à cette ère militante est venue s'en substituer une autre, ouverte à l'échange — c'est le temps des colloques — comme si la psychanalyse tardivement (car elle n'est pas née d'hier) se voyait reconnaître le droit, et du même coup imposer la contrainte, de jouer son morceau dans le concert scientifique, et même d'y tenir le rôle de chef d'orchestre.

En affichant ce cycle de conférences, apparemment nous ne faisons rien d'autre qu'inviter, une fois encore, le philosophe, le critique littéraire, l'ethnologue, le linguiste, le mythologue, à confronter leurs perspectives, leurs méthodes avec les nôtres. Or, le plus souvent, les débats entre analystes et non-analystes s'engagent d'une façon telle qu'ils suscitent autant de curiosité au départ que de déception à l'arrivée.

Ce risque d'échec me paraît tenir à deux raisons majeures : d'abord, le recours à la notion de « psychanalyse appliquée » qui toujours, plus ou moins, sous-tend de tels débats et qui est porteuse d'une confusion sans cesse alimentée; ensuite, une bipartition posée d'emblée entre analystes et non-analystes. Bipartition assez étrange, à la réflexion, puisque seul un terme est, si l'on peut dire, défini, l'autre ne l'étant que par exclusion (le *non-analyste*); bipartition, en tout cas, qui serait abusive dans ses effets si elle devait conduire, à l'opposé du vœu conscient, à instituer la différence : elle amènerait l'un des interlocuteurs à se retrancher, à la fois prudent et fasciné, hors d'un champ qui lui serait interdit (« moi qui ne suis ni analyste ni analysé ») et l'autre à perpétuer la convoitise dont il est l'objet en faisant comme si son écoute seconde lui assurait de droit un privilège par rapport à tout savoir et, pis encore, le dispensait, fort qu'il serait de son pouvoir de questionnement indéfini, de toute connaissance positive. S'il en était ainsi, il y aurait maldonne : le psychanalyste se trouverait, dès la distribution des cartes du jeu, qualifié — avec complaisance ou réticence, peu importe — comme *titulaire* de la fonction analytique et nos invités seraient toujours tentés d'invoquer ce lieu d'où ils seraient exclus, pour le réfuter à l'avance ou pour y chercher la réponse dernière. Le spécialiste de l'écoute, branché en permanence sur le discours inconscient, s'assurerait un triomphe facile mais illusoire sur tous ceux qui sont voués à l'enquête patiente et à la conceptualisation bricoleuse.

Vouloir parer à un tel risque, qui ferait de cette rencontre un théâtre, ne doit pas pour autant nous faire adopter une position défensive. Tout débat interdisciplinaire, on le sait, est vicié à son principe si les participants se confinent dans leurs territoires, bien assurés de la validité de leurs méthodes et de leurs assises conceptuelles, et ne consentent qu'à débattre, précisément, de leurs impérialismes respectifs pour conclure à l'aménagement d'une zone frontière. Il n'a une chance d'être fécond que si, tout au contraire, l'objet est partagé par ceux qui l'interrogent. C'est pourquoi nous avons tenté d'éviter tout ce qui serait confrontation de systèmes, de notions ou de rhétoriques; nous n'avons

donc pas demandé à nos invités de faire l'inventaire de ce que leur discipline accueillait de la psychanalyse et de ce qu'elle pensait être en mesure de lui apporter. Nous leur avons demandé quelque chose de plus simple, c'est-à-dire de beaucoup plus difficile, en les laissant *libres* de leur thème. Or, le choix même de celui-ci, aussi bien que son abord, n'ont pas manqué d'être orientés, comme on pouvait s'y attendre, par la référence à l'interlocuteur invitant. Il nous a semblé que se créait ainsi une situation voisine de celle dans laquelle nous sommes les uns et les autres effectivement engagés : *il y a* l'analyse, questionnante autant que questionnée.

Avancer que la psychanalyse ne saurait être là où elle est, qu'elle n'est pas une discipline qui a à trouver sa place parmi les autres, n'implique pas qu'elle détienne le privilège exorbitant, que nous dénonçons à l'instant, de se prétendre partout et nulle part; bien plus, elle se nierait elle-même en imposant un système d'interprétation à des sciences, des discours ou des œuvres qui ont leur mode propre de constitution. Ou encore : elle ne saurait *tenir lieu*, avec tout ce que cela peut véhiculer d'alibi, de lieu de l'inconscient. L'incidence de la psychanalyse ¹ — cela devient désormais plus sensible — ne se mesure pas à un quelconque bouleversement du savoir qu'elle entraînerait, mais d'abord à une variation de la position du sujet quant à ce savoir — ne serait-ce que parce qu'il cesse de s'identifier à lui — et, par là, à une modification de l'économie de son désir (de philosophe, d'ethnologue, d'écrivain, de psychanalyste...).

On ne trouvera donc pas ici d'études susceptibles d'être répertoriées, avec la suspicion qui s'y attache aujourd'hui, sous la rubrique de psychanalyse « appliquée » ². Non que les travaux qui s'en réclament soient nécessairement illégitimes ou caducs ni parce que tout ce qui ne serait pas pur produit de la situation analytique serait extrapolation abusive ou sans contrôle (tout le parcours de Freud, y compris la percée de la « voie royale », s'inscrit en faux contre cette assertion), car nous pensons, tout au contraire, que la question de la psychanalyse appliquée se pose dans la pratique analytique elle-même. Il est facile et rassurant d'ironiser sur le disciple, « appliqué » justement, qui emploie son zèle à retrouver les modalités du complexe d'Œdipe ou l'imaginaire de la mauvaise mère dans telle œuvre ou telle culture; il est classique aussi de dénoncer l'analyste (débutant, forcément!) trop prompt à décoder le dire de son patient. Mais l'application ne commence pas à ce seuil; elle commence — et nous retrouvons là la bipartition contestée tout à l'heure — dès que l'analyste s'identifie à une position d'analyste et l'analysé à celle d'analysé : la *situation* s'est substituée au *processus* et risque alors, à l'instar de la « situation » parentale pour l'enfant, d'instituer le refoulement et non sa levée.

Ouvrons ici une brève parenthèse pour nous faire mieux entendre. Freud pouvait attendre de ses premiers disciples que la découverte de ses livres, de ce qui s'y énonçait

1. *Incidence*. En phys. Chute, sur une surface, d'un rayon, d'une onde, d'une bille, de tout ce qui peut être réfléchi (Litttré).

2. Sur la critique épistémologique de la « notion » de psychanalyse appliquée, cf. *infra* l'article de Michel Tort.

pour la première fois, ait pour eux une portée de révélation telle que l'analyse, qui pouvait alors s'appeler didactique, ne venait, du moins en principe, que jouer le rôle d'une confirmation, d'une expérimentation *in vivo*. Mais très vite, sans doute dès la seconde génération d'analystes, à savoir quand l'œuvre de Freud pouvait tenir lieu de référence, voire de révérence, partagée, il fallut bien reconnaître que la connaissance avait perdu sa fonction d'ouverture pour venir fortifier la résistance.

En un sens, cet état de choses n'a fait que s'accroître depuis, motivant par exemple la réticence classique des sociétés de psychanalyse à faire intervenir prématurément dans la formation l'introduction de l'enseignement. Cette réticence qui a pu, un temps, aller jusqu'à l'interdiction de lectures psychanalytiques, était fondée sur une appréciation principielle : on situait tout recours au savoir théorique du côté de l'intellectualisation, de la fuite devant l'affrontement du ça, du court-circuit de la relation transférentielle, — seule formation de l'inconscient *actuelle*, saisie dans son processus et pas seulement dans son résultat.

Pour que ce processus puisse s'effectuer, pour que le transfert puisse être, suivant la belle expression de Marion Milner, une « illusion créatrice » et autre chose que vaine commémoration du passé ou renoncement progressif à la fantasmagorie, ne faut-il pas que l'analyste soit lui-même, comme et avec son patient, en position créatrice, apte à faire advenir ce qui n'a pas été dit, pensé, ou même vécu? On connaît la confiance de Freud, se refusant à lire Nietzsche pour ne pas, nous dit-il, « se trouver gêné dans l'élaboration des impressions psychologiques par aucune sorte de représentation d'attente ». Mais nous, pouvons-nous sans vergogne prétendre explorer le continent innommé comme le fit Freud, nous qui sommes parfois encombrés de représentations d'attente comme de bagages ou plutôt qui restons liés à l'édifice psychanalytique comme le moderne astronaute plus prisonnier de ses appareils qu'ouvert sur l'inconnu?

La « situation » analytique laisse, sans l'établir nécessairement, loin de là (car il arrive qu'en analyse aussi, on reste « entre soi »), la possibilité pour l'analyste et l'analysé d'être confrontés à la puissance d'une expérience intempestive, déconcertante, — l'invocation des limites de ladite situation ne servant qu'à protéger l'un et l'autre contre la reconnaissance de leurs propres entraves.

Nous pouvons maintenant revenir à notre rencontre. Il faut souhaiter qu'elle soit pour l'analyste l'occasion non seulement de sortir de son cercle, mais de se sentir, au moins indirectement, interpellé au-delà de ce qu'il croit apprivoiser et de connaître là, sur un mode sans doute plus policé, ce que chacun de ces patients qui le fait analyste lui donne à éprouver : ce désarmement de l'intelligence, quand ses prises lui deviennent sans secours, qu'évoque Freud face au Moïse de Michel-Ange qui *lui* pose une énigme et qui suscite, par l'affect déclenché, — et cela reste vrai, quel que soit l'objet empirique — toute la démarche analytique, démarche qui ne peut être que claudicante mais doit s'interdire la dérobade.

L'INTERPRÈTE ET SON CERCLE

Notre point de départ sera la lecture d'un épisode du livre III des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau :

Mademoiselle de Breil était une jeune personne à peu près de mon âge, bien faite, assez belle, très blanche, avec des cheveux très noirs, et, quoique brune, portant sur son visage cet air de douceur des blondes auquel mon cœur n'a jamais résisté. L'habit de cour, si favorable aux jeunes personnes, marquait sa jolie taille, dégageait sa poitrine et ses épaules, et rendait son teint encore plus éblouissant par le deuil qu'on portait alors. On dira que ce n'est pas à un domestique de s'apercevoir de ces choses-là. J'avais tort, sans doute : mais je m'en apercevais toutefois, et même je n'étais pas le seul. Le maître d'hôtel et les valets de chambre en parlaient quelquefois à table avec une grossièreté qui me faisait cruellement souffrir. La tête ne me tournait pourtant pas au point d'être amoureux tout de bon. Je ne m'oubliais point; je me tenais à ma place, et mes désirs même ne s'émançaient pas. J'aimais à voir Mademoiselle de Breil, à lui entendre dire quelques mots qui marquaient de l'esprit, du sens, de l'honnêteté : mon ambition, bornée au plaisir de la servir, n'allait point au-delà de mes droits. A table j'étais attentif à chercher l'occasion de les faire valoir. Si son laquais quittait un moment sa chaise, à l'instant on m'y voyait établi : hors de là je me tenais vis-à-vis d'elle; je cherchais dans ses yeux ce qu'elle allait demander, j'épiais le moment de changer son assiette. Que n'aurais-je point fait pour qu'elle daignât m'ordonner quelque chose, me regarder, me dire un seul mot ! mais point : J'avais la mortification d'être nul pour elle; elle ne s'apercevait pas même que j'étais là. Cependant, son frère, qui m'adressait quelquefois la parole à table, m'ayant dit je ne sais quoi de peu obligeant, je lui fis une réponse si fine et si bien tournée, qu'elle y fit attention, et jeta les yeux sur moi. Ce coup d'œil, qui fut court, ne laissa pas de me transporter. Le lendemain, l'occasion se présenta d'en obtenir un second, et j'en profitai. On donnait ce jour-là un grand dîner, où, pour la première fois, je vis avec beaucoup d'étonnement le maître d'hôtel servir l'épée au côté et le chapeau sur la tête. Par hasard on vint à parler de la devise de la maison de Solar, qui était sur la tapisserie avec les armoiries : *Tel fieri qui ne tue pas*. Comme les Piémontais ne sont pas pour l'ordinaire consommés dans la langue française quel-qu'un trouva dans cette devise une faute d'orthographe, et dit qu'au mot *fieri* il ne fallait point de *r*.

Le vieux comte de Gouvon allait répondre; mais ayant jeté les yeux sur moi, il vit que je souriais sans oser rien dire : il m'ordonna de parler. Alors je dis que je ne croyais pas que

le *t* fût de trop, que *fiert* était un vieux mot français qui ne venait pas du nom *ferus*, fier, menaçant, mais du verbe *ferit*, il frappe, il blesse; qu'ainsi la devise ne me paraissait pas dire : Tel menace, mais tel frappe qui ne tue pas.

Tout le monde me regardait et se regardait sans rien dire. On ne vit de la vie un pareil étonnement. Mais ce qui me flatta davantage fut de voir clairement sur le visage de Mademoiselle de Breil un air de satisfaction. Cette personne si dédaigneuse daigna me jeter un second regard qui valait tout au moins le premier; puis, tournant les yeux vers son grand-papa, elle semblait attendre avec une sorte d'impatience la louange qu'il me devait, et qu'il me donna en effet si pleine et entière et d'un air si content, que toute la table s'empressa de faire chorus. Ce moment fut court, mais délicieux à tous égards. Ce fut un de ces moments trop rares qui replacent les choses dans leur ordre naturel, et vengent le mérite avili des outrages de la fortune. Quelques minutes après, Mademoiselle de Breil, levant derechef les yeux sur moi, me pria, d'un ton de voix aussi timide qu'affable, de lui donner à boire. On juge que je ne la fis pas attendre; mais en approchant je fus saisi d'un tel tremblement, qu'ayant trop rempli le verre, je répandis une partie de l'eau sur l'assiette et même sur elle. Son frère me demanda étourdiment pourquoi je tremblais si fort. Cette question ne servit pas à me rassurer, et Mademoiselle de Breil rougit jusqu'au blanc des yeux.

Roman en raccourci, l'épisode est consciemment retracé comme l'« arrièrehistoire » de *La Nouvelle Héloïse*; il apparaît d'autre part comme le prototype de tous les succès musicaux et littéraires qui désigneront Jean-Jacques à l'admiration du public aristocratique.

L'acte principal de Rousseau consiste ici à *interpréter* (par l'étymologie, selon la bonne règle philologique, en rétablissant la fonction d'une lettre qui ne se prononce pas) une devise en vieux français. Cette page des *Confessions*, fragment du récit dans lequel Rousseau interprète sa destinée et sa situation présente, nous apporte donc explicitement un *scénario* de l'interprétation. Analysons-en les éléments :

Sur le plan social, l'interprétation de la devise est l'occasion d'un renversement. Rousseau devient, pour un instant, le maître de ses maîtres. Le laquais, maintenu jusqu'alors dans le cercle extérieur, tournait autour de la table : le voici reconnu et devenu le *centre* de l'attention générale. « Ce fut un de ces moments trop rares qui replacent les choses dans leur ordre naturel. » Il y a ainsi passage de l'exclusion à l'inclusion. L'interprète se délivre du cercle humiliant où il était confiné, parce qu'il possède la capacité de déchiffrer une langue *oubliée*, langue qui énonce la source même de l'autorité des maîtres. — Si l'on peut discerner dans ce texte l'écho du conflit médiéval entre le clerc et le noble, on peut y lire plus légitimement encore l'appropriation par l'homme du peuple d'une source du pouvoir : en « homme des lumières », il substitue à la langue du fait d'armes le fait de parole : l'aptitude à interpréter « à partir de l'origine », la déduction à partir des principes. C'est donc un nouveau pouvoir qui se manifeste : ce passage nous fait assister à une petite révolution, mais où tout se limite, en fin de compte à un verre d'eau trop rempli...

Le ton de Rousseau, dans cette page et dans de très nombreux passages de la première partie des *Confessions*, est celui du roman picaresque. Or le picaro, comme l'a montré

Marcel Bataillon pour le *Lazarillo de Tormes*, exprime le point de vue ironique et lucide des « nouveaux chrétiens » (juifs plus ou moins bien convertis) à l'égard des fictions morales dont se réclame la classe des « hidalgos ». Nous reconnaissons ici la fonction traditionnellement « démystifiante » de l'homme du dehors. Mais tandis que le héros picaresque se contente d'accéder à la respectabilité par des voies obliques, au sein d'une société dont il connaît les dessous et dont il retourne les impostures à son propre avantage, Rousseau (l'étranger, le Genevois) ne se bornera pas à la description ironique et à la réussite industrielle, il *interprétera*, dans ses œuvres de doctrine, les *origines* des rapports sociaux par lesquels il se sent écarté de sa vraie « place ». L'interprétation, complément philosophique du persiflage, approfondit la critique ironique jusqu'à lui donner une portée révolutionnaire. On pourrait prolonger jusqu'à Freud la lignée qui part du picaro et passe par Rousseau. Freud aussi est l'homme du dehors, mais qui surcompense le désavantage de sa situation périphérique en capturant par l'interprétation les secrets du *dedans*, en rétablissant dans son sens une langue oubliée, en restituant à chaque lettre du sens manifeste une fonction liée au sens global. Il promeut de la sorte, à son tour, une révolution par l'interprétation. Révolution, ou cercle, qui s'exprime, entre autres, dans la notion de « retour du refoulé », notion à laquelle il n'est pas impossible de donner, par extension, un contenu sociologique.

Reprenons notre lecture. Sur le plan affectif (où tout nous est livré dans la reconstruction narrative *a posteriori*), l'exploit de la devise interprétée nous apparaît comme une opération médiatrice entre le désir obscur et une certaine modalité d'accomplissement érotique. Cette page doit se lire comme une aventure du désir. Au départ, prévalent (malgré la charmante description du visage et du buste de la jeune fille) les éléments masochistes et fétichistes : empressement à servir, joie du contact avec les objets. « Si son laquais quittait un moment sa chaise, à l'instant on m'y voyait établi : hors de là je me tenais vis-à-vis d'elle; je cherchais dans ses yeux ce qu'elle allait demander, j'épiais le moment de changer son assiette. Que n'aurais-je fait pour qu'elle daignât m'ordonner quelque chose... » La situation est marquée par la distance : l'objet désiré se refuse; les ustensiles — chaise, assiette — se proposent comme objets substitutifs. Mais, à deux reprises, la *parole indirecte* (réplique au frère, devise expliquée) apparaît comme le moyen d'obtenir un regard. L'on voit à l'évidence que le « drame » affectif, comme le « drame » social, se nouent ici dans le recours à la parole. L'interprétation de cette page tiendrait tout entière dans la réponse à ces trois questions : Qui parle? Comment est-il parlé? A qui est-il parlé? Interprétant la devise, Rousseau parle à M^{lle} de Breil, par l'intermédiaire des convives auxquels le comte de Gouvon l'a prié de s'adresser. Or interpréter la devise, c'est aussi la *faire parler* : « Alors je dis que je ne croyais pas que le *t* fût de trop, que *fiert* était un vieux mot français qui ne venait pas du nom *ferus*, fier, menaçant, mais du verbe *ferit*, il frappe il blesse; qu'ainsi la devise ne me paraissait pas dire : Tel menace, mais tel frappe qui ne tue pas. » Et faire

parler la devise, cela ne se limite pas à la rétablir dans son sens originel : c'est aussi en faire l'application à la situation présente. Une tradition orale, conservée dans la famille du comte, relate que le jeune laquais aurait commenté la devise en ajoutant que « ce qui blesse sans tuer, c'est l'amour ». (Il y a lieu de réfléchir sur le sens de cette omission dans le texte de Rousseau, ou sur ce fantôme rétroactif dans la tradition familiale des comtes de Gouvon.)

« Tout le monde me regardait et se regardait sans rien dire. » Phrase étonnante, où la jouissance exhibitionniste se lit à découvert, et où le verbe (*regarder*) ainsi répété met de plain-pied un collectif (*tout le monde*) et le *moi* singulier de Jean-Jacques. Voici que, dans l'univers de la séparation, un regard universel circule pour converger sur l'infime personnage jusqu'alors inaperçu. Ce mouvement unanime marque, dans la chaîne des *échos* suscités par la devise interprétée, une phase initiale encore muette, où prédomine l'acte social de la reconnaissance du mérite jusqu'alors méconnu. Les valeurs d'intimité qui se mêlent dès le début à la communion silencieuse des regards trahissent, chez le narrateur, une propension à érotiser l'événement social. (Mais tout l'épisode, dominé par la figure de M^{lle} de Breil, peut aussi passer pour une « socialisation » de l'événement érotique.) A cette première vague d'admiration, demeurée muette (*...sans rien dire*), en succède une seconde, qui aboutit à un bruyant concert de louange. L'important, dans cette vague plus intense, c'est qu'elle a pour origine le regard de M^{lle} de Breil. Le mouvement de la phrase indique un recrutement progressif des *voix* :

Mais ce qui me flatta davantage fut de voir sur le visage de Mademoiselle de Breil un air de satisfaction. Cette personne si dédaigneuse daigna me jeter un second regard qui valait tout au moins le premier : puis, tournant les yeux vers son grand-papa, elle semblait attendre avec une sorte d'impatience la louange qu'il me devait, et qu'il me donna en effet si pleine et si entière et d'un air si content, que toute la table s'empessa de faire chorus.

La communication jusqu'alors impossible est trouvée pour un bref instant. Jean-Jacques s'était jusqu'alors évertué à *voir*, sans être payé de retour; le voici pour la seconde fois gratifié d'un regard, et, ici encore, ce coup d'œil n'est pas l'effet d'un dialogue direct, mais la récompense d'un exploit accompli dans le « champ » du langage impersonnel. Le « fait de parole » aboutit obliquement à un gain libidinal. On notera que Rousseau distingue ici deux initiatives de M^{lle} de Breil; la première, de signification plus affective, n'est adressée qu'à Rousseau; l'autre, de caractère « social », sollicite de son grand-père la louange explicite, laquelle s'amplifiera jusqu'au joyeux *tutti* des convives. La conjonction de la gloire et de l'amour (où Freud voit la rêverie diurne, le *Tagestraum* typique de l'adolescent et de l'écrivain) est ici pleinement réalisée. Pour un instant, la chimère de l'adolescent vagabond — enivré, intoxiqué de lectures romanesques — s'accomplit dans la réalité. Le jeune Don Quichotte a rencontré une vraie princesse, et le *mérite*, remis à sa vraie place, *supplée* à la naissance; une égalité conquise (ou retrouvée) luit fugitivement dans les regards échangés. L'objet convoité n'est plus interdit;

l'intervalle social est apparemment annulé. Moment « court, mais délicieux » : Rousseau insiste toujours sur la brièveté de la jouissance : le paradis ne se retrouve que pour être tout aussitôt reperdu, car le désir vit de distance sauvegardée. Ici, le chorus louangeur apparaît comme l'œuvre de M^{lle} de Breil. C'est la réponse médiatisée qu'elle adresse à Jean-Jacques. De la sorte les jeunes gens inventent une communication au prix d'une parole étrangère interposée : la devise expliquée, le concert d'éloges. L'intervalle entre les corps reste sauf.

Une troisième vague vient parachever le crescendo émotif. L'on en arrive à un événement final, qui unit par objets interposés M^{lle} de Breil et Jean-Jacques.

Quelques minutes après, Mademoiselle de Breil, levant derechef les yeux sur moi, me pria, d'un ton de voix aussi timide qu'affable, de lui donner à boire. On juge que je ne la fis pas attendre; mais en approchant je fus saisi d'un tel tremblement, qu'ayant trop rempli le verre, je répandis une partie de l'eau sur l'assiette et même sur elle. Son frère me demanda étourdiment pourquoi je tremblais si fort. Cette question ne servit pas à me rassurer, et Mademoiselle de Breil rougit jusqu'au blanc des yeux.

C'est la première, c'est l'unique fois, dans le récit, que M^{lle} de Breil adresse la parole au laquais jusqu'à ce jour ignoré. Quel progrès! Après le regard, la parole! Certes, cette parole est un ordre qui renvoie Jean-Jacques à la condition servile : mais son désir, nous le savons, est prêt à chercher la jouissance dans la soumission éperdue. Recevoir un ordre, lorsqu'il lui est donné par une « maîtresse », ne lui déplait pas. Ici l'initiative, l'invite, vient de la jeune fille, ne peut venir que d'elle. Rousseau obéit en amant : après le succès qu'il vient d'obtenir, il n'y a là plus rien qui l'offense. Au contraire, une sorte de synthèse réunit toutes les visées conscientes du désir : la passion (« masochiste ») de servir, le besoin (« narcissique ») d'être reconnu. Le geste social (un serviteur remplit le verre de sa maîtresse) est perturbé, dévié par l'affect : au lieu d'un acte précis appartenant à l'univers du *travail*, nous assistons à un mouvement non maîtrisé, élevé à la fonction de signe dans l'univers du sentiment. L'échec du geste fonctionnel devient le langage adéquat de l'amour. Le tremblement, l'eau répandue, la rougeur nous renvoie à l'ordre du corps et sont gorgés de signification érotique. Alors qu'au début du récit nous assistions à un appel sans réponse, voici que, dans le langage du corps, une parfaite correspondance vient s'inscrire entre le tremblement de Jean-Jacques et la rougeur de M^{lle} de Breil. Coïncidence des émotions, éprouvées à distance, mais qui, pour le narrateur des *Confessions*, est la plus exquise des communions. La scène, telle qu'elle est ici revécue, se caractérise par cette sorte de participation magique qu'à plusieurs reprises, dans le récit des *Confessions*, Rousseau déclare préférable à la possession même. Les deux jeunes gens accèdent presque simultanément à un trouble intense, à la fois manifeste et inavoué, — l'intervalle étant à la fois préservé et transgressé. Dans cette *troisième vague* (ou ce troisième écho) de l'interprétation réussie, il n'est pas malaisé de discerner le substitut d'une possession plus réelle, — possession dont, à en croire

l'auteur des *Confessions*, le jeune laquais n'avait même pas l'idée. Peu de lecteurs, aujourd'hui, s'interdiront de voir dans l'eau répandue le symbole opportun d'une humeur plus organique. L'érudition la plus traditionnelle apportera, si j'ose dire, de l'eau à ce même moulin : dans la première version du texte, la scène de l'eau répandue avait lieu *le lendemain* du dîner d'apparat; la rédaction définitive, avec une juste intuition des valeurs émotives, rapproche les événements et les lie dans une séquence progressive qui s'achève par un équivalent orgasmique. Des lecteurs un peu plus prévenus ne se retiendront probablement pas d'en relever la coloration urétrale et passive : Rousseau *laisse couler* l'eau sur M^{lle} de Breil. C'est le même garçon qui a, un jour, « pissé dans la marmite d'une [...] voisine appelée M^{me} Clot, tandis qu'elle était au prêche »; c'est le même garçon qui a construit une rigole, puis un aqueduc, pour dériver vers sa petite bouture l'eau versée par le pasteur Lambercier au noyer de la terrasse; c'est le même homme que la « seule image » de M^{me} d'Houdetot empêchera de faire « impunément » le trajet de l'Ermitage à la terrasse d'Eaubonne; c'est le même homme qui s'infligera le supplice quotidien du sondage, et qui ne s'en trouvera délivré que lorsque le délire sensitif se sera définitivement installé. On remarquera, d'ailleurs, dans les moments de *persécution* les plus caractérisés, une mise en scène étrangement analogue à celle du dîner de Turin : Rousseau parle, un regard collectif se tourne vers lui, un murmure se répand dans la compagnie, mais alors tout est inversé : sa parole s'embarrasse, ou ne lui appartient plus (il est tenu pour plagiaire ou menteur), le regard est de haine, le chorus est une rumeur calomniatrice, un sourd chuchotement. Un bref exemple, à tous égards inverse et symétrique par rapport au dîner de Turin, suffit ici :

Il y a quelque temps que M. Foulquier m'engagea contre mon usage à aller avec ma femme dîner en manière de pique-nique avec lui et son ami Benoît chez la dame Vacassin restauratrice, laquelle et ses deux filles dînèrent aussi avec nous. Au milieu du dîner, l'ainée, qui est mariée et qui était grosse, s'avisa de me demander brusquement et en me fixant si j'avais eu des enfants. Je répondis en rougissant jusqu'aux yeux que je n'avais pas eu ce bonheur. Elle sourit malignement en regardant la compagnie : tout cela n'était pas bien obscur, même pour moi. (*Quatrième Réverie*, Pléiade, p. 1034.)

Ou encore :

Dès que je paraissais chez le Baron la conversation cessait d'être générale. On se rassemblait par petits pelotons, on se chuchotait à l'oreille, et je restais seul sans avoir avec qui parler. J'endurai longtemps ce choquant abandon... (*Confessions*, livre VIII, Pléiade, p. 386.)

La tendance auto-érotique, qui apparaît à l'évidence dans le plaisir transgressif de la devise expliquée, intervient au même titre (assortie d'une dénégation véhémence) dans le délire d'interprétation. Dans les deux cas, Rousseau s'attribue un rôle central, se trouve exposé à toute la « compagnie ».

Une autre hypothèse concernant la devise expliquée me paraît encore devoir être

soulevée (non sans une certaine prudence) : n'y a-t-il pas, à un certain niveau de signification, une équivalence entre l'interprétation réussie et l'eau répandue? L'un et l'autre franchissent et préservent l'intervalle entre le lieu du moi et le lieu de l'être convoité. Ce sont des émissaires et des protecteurs, des moyens termes qui évitent un contact à la fois désiré et redouté. Le commun dénominateur entre l'exploit de langage et l'eau répandue, c'est d'être *interposés*, c'est de provoquer un appel d'attention intense qui tient lieu d'attouchement : l'énergie sexuelle — s'étant donné des mandataires substitutifs — peut refluer sur le corps propre. Les cerises jetées du haut de l'arbre dans le corsage de M^{lle} Galey et de M^{lle} de Graffenried en sont un autre exemple. Telle est aussi la fonction de la lettre, dans *La Nouvelle Héloïse*; indépendamment du message qu'elle transporte, la lettre est un objet transmis, — l'agent d'un contact et d'une communion d'abord clandestins : touchée par la main et la plume du scripteur, frôlée par la main du destinataire, inondée de larmes, elle devient un fétiche. Elle sollicite, elle obtient, à distance, l'émoi du destinataire : la distance, cause apparente du tourment, devient dans la lettre la condition nécessaire d'une jouissance séparée, dont chaque phrase écrite déploie, contrôle et contient le rythme et le chant.

S'il faut ramener aux préfigurations infantiles la scène de Turin, les données disponibles sont les suivantes : l'aventure avec M^{lle} de Breil est expressément qualifiée de *roman* par Rousseau. Or le monde romanesque, dans sa définition générique, se rattache pour lui à l'image d'une mère qu'il n'a jamais connue. Les romans, la lecture nocturne en compagnie du père, ont été le substitut, le « supplément » de cette mère perdue à la naissance, l'objet intermédiaire qui tout ensemble marque et traverse l'intervalle : « J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans : je ne sais comment j'appris à lire; je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur moi : c'est le temps d'où je date sans interruption la conscience de moi-même. *Ma mère avait laissé des romans*. Nous nous mîmes à les lire après souper mon père et moi. Il n'était question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amusants; mais bientôt l'intérêt devint si vif que nous lisions tour à tour sans relâche, et passions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume... » En revanche, la référence étymologique latine de la devise : « *Tel fieri (ferit) qui ne tue pas* », évoque le monde romain, étroitement lié à la figure du père, et à un ordre de fantasmes sado-masochistes : « Sans cesse occupé de Rome et d'Athènes; vivant, pour ainsi dire, avec leurs grands hommes, né moi-même citoyen d'une république, et fils d'un père dont l'amour de la patrie était la plus forte passion, je m'en enflammais à son exemple; je me croyais Grec ou Romain; je devenais le personnage dont je lisais la vie : le récit des traits de constance et d'intrépidité qui m'avaient frappé me rendait les yeux étincelants et la voix forte. Un jour que je racontais à table l'aventure de Scevola, on fut effrayé de me voir avancer et tenir la main sur un réchaud pour représenter son action. » La scène de Turin met donc en jeu ces deux registres de l'imaginaire : le roman, avec son halo maternel; la devise expliquée, avec, en arrière-fond, la figure paternelle liée à une lati-

nité héroïque : ainsi se réalise une synthèse singulière à propos de laquelle l'on pourrait s'aventurer à parler d'hermaphrodisme.

★

Nous venons de lire un texte narratif dont l'événement central est un acte d'interprétation.

Pourquoi ce texte latéral, cette référence oblique? Que nous dit-il sur l'interprétation? Sa leçon peut-elle être reportée, comme un modèle quasi mythique, sur l'activité des disciplines modernes d'interprétation, et sur la psychanalyse elle-même? Laissons-nous tenter par l'idée : nous avons ici un *scénario type*, assez ingénu pour laisser apparaître des indices particulièrement révélateurs sous leur forme dramatisée, montrant à nu des facteurs sociaux et affectifs que les habituels débats théoriques sur l'interprétation, limités au seul niveau épistémologique, ont le tort de méconnaître. Nous apercevons à l'évidence qu'un gain libidinal, à forte charge narcissique, est accompli par l'interprétation réussie : comprendre est une « annulation de l'intervalle », et faire comprendre (enseigner) c'est ramener notre personne d'un lieu périphérique (ce lieu fût-il une périlleuse chaire) vers un lieu central : c'est tenter de devenir le centre d'un intérêt général, et, comme tout auditoire inclut une M^{lle} de Breil, c'est quêter le réconfort d'une approbation aimante. L'énergie désirante se reportant sur la réussite de l'acte interprétatif, sur le succès herméneutique, il devient concevable que l'image exhibée par l'interprète soit celle d'un triomphateur, — image éphémère d'emblée minée par le risque d'un renversement de la situation dans le sens de la persécution... C'est aller chercher bien loin, me dira-t-on, les traits communs à l'acteur et à l'intellectuel qui donne à voir (ou à écouter) sa pensée : *interprète*, significativement, se dit du comédien ou du soliste, aussi bien que du grave herméneute. La récente littérature psychanalytique sur le sujet de l'acte spécifique du psychanalyste n'a pas laissé ce problème dans l'ombre. Il suffirait d'ailleurs d'ouvrir de très vieux livres : un certain Socrate connaissait déjà fort bien les faits que nous avons laborieusement extraits de notre page de Rousseau. Interpréter le langage ambigu des apparences, c'est remonter à une source oubliée, mais c'est aussi séduire, et jouir de la vérité exhibée. C'est aussi courir le risque d'être accusé de pervertir la jeunesse. Et moi-même, rappelant ici Socrate, j'accomplis la même *anamnesis* que Rousseau remontant de *fiert* à *ferit*, ou que le psychanalyste remontant du symptôme au langage enfoui de l'inconscient.

Mais poussons encore un peu plus loin : je me surprends à rêver que Freud a interprété à sa manière la même maxime que Rousseau, le verbe *fiert* (*ferit*, il frappe) devenant l'acte d'Œdipe; il n'y a pas jusqu'au commentaire, déposé dans la mémoire du destinataire, qui ne puisse être tenu pour une prémonition : « Ce qui frappe et ne tue pas, c'est l'amour. » Le hasard, si c'est de lui qu'il s'agit, n'a pas mal arrangé les choses. Sans faire appel à des coïncidences fortuites, on ajoutera que Freud a ren-

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 1 | <i>Incidences de la psychanalyse</i> | 23 | <i>Dire</i> |
| 2 | <i>Objets du fétichisme</i> | 24 | <i>L'emprise</i> |
| 3 | <i>Lieux du corps</i> | 25 | <i>Le trouble de penser</i> |
| 4 | <i>Effets et formes de l'illusion</i> | 26 | <i>L'archaïque</i> |
| 5 | <i>L'espace du rêve</i> | 27 | <i>Idéaux</i> |
| 6 | <i>Destins du cannibalisme</i> | 28 | <i>Liens</i> |
| 7 | <i>Bisexualité et différence des sexes</i> | 29 | <i>La chose sexuelle</i> |
| 8 | <i>Pouvoirs</i> | 30 | <i>Le destin</i> |
| 9 | <i>Le dehors et le dedans</i> | 31 | <i>Les actes</i> |
| 10 | <i>Aux limites de l'analysable</i> | 32 | <i>L'humeur et son changement</i> |
| 11 | <i>Figures du vide</i> | 33 | <i>L'amour de la haine</i> |
| 12 | <i>La psyché</i> | 34 | <i>L'attente</i> |
| 13 | <i>Narcisses</i> | 35 | <i>Le champ visuel</i> |
| 14 | <i>Du secret</i> | 36 | <i>Être dans la solitude</i> |
| 15 | <i>Mémoires</i> | 37 | <i>La lecture</i> |
| 16 | <i>Écrire la psychanalyse</i> | 38 | <i>Le mal</i> |
| 17 | <i>L'idée de guérison</i> | 39 | <i>Excitations</i> |
| 18 | <i>La croyance</i> | 40 | <i>L'intime et l'étranger</i> |
| 19 | <i>L'enfant</i> | 41 | <i>L'épreuve du temps</i> |
| 20 | <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> | 42 | <i>Histoires de cas</i> |
| 21 | <i>La passion</i> | 43 | <i>L'excès</i> |
| 22 | <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> | 44 | <i>Destins de l'image</i> |
| | | 45 | <i>Les Mères</i> |
| | | 46 | <i>La scène primitive et quelques autres</i> |

À paraître au printemps 1993

47 *La plainte*

Nommée « revue » du fait de sa périodicité strictement semestrielle, la Nouvelle Revue de Psychanalyse, fondée en 1970, se présente en fait comme une série de volumes collectifs dont chacun est consacré à un thème de recherche.

Les termes de thème et de recherche ne sont pas ici concession à l'air du temps. Le thème retenu n'est pas, en effet, un simple titre qui viendrait après coup tenter d'assurer une unité entre des contributions disparates : il suscite, oriente et organise chaque volume. Quant à l'esprit de recherche, il se manifeste d'abord par la mise en œuvre d'une méthode qui respecte ce que le champ d'investigation concerné offre de spécifique : le travail théorique est compris non comme l'énoncé d'un savoir mais comme une reprise par la pensée du travail psychique que les processus inconscients exigent de l'analyste et de ses patients. Le projet de la publication est donc aussi éloigné que possible aussi bien de l'exégèse des textes freudiens que de l'application de la « science » psychanalytique.

Le laboratoire est ici la clinique psychanalytique, le vif de l'expérience. Et la pluridisciplinarité n'est pas utilisée comme un étayage mutuel mais comme un moyen, quand c'est nécessaire, d'ouvrir la problématique psychanalytique à un questionnement plus radical.

C'est en ce sens que nous incluons dans la Nouvelle Revue de Psychanalyse les travaux étrangers les mieux à même d'interroger et de renouveler la théorie psychanalytique classique. C'est en ce sens aussi que nous nous sommes fait une règle de ne jamais choisir comme thème de réflexion un concept déjà répertorié.

Dans la liberté de sa démarche, la Nouvelle Revue de Psychanalyse souhaite témoigner d'une « activité de pensée » en mouvement.

nrf



9 782070

272570



70-IV

A 27257

ISBN 2-07-027257-5

Extrait de la publication